

GÉRARD GUAY

# La mort au volant



BeQ

**Gérard Guay**

Diane la belle aventurière # 166

**La mort au volant**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 528 : version 1.0

# **La mort au volant**

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

*Les principaux personnages de ce roman  
sont décrits ci-dessous à l'intention de nos  
nouveaux lecteurs.*

**DIANE ROY** : Jeune et jolie journaliste dont l'abondante chevelure rousse, la taille svelte et la beauté plastique font depuis longtemps tourner les cœurs amoureux de Michel Dupuis et Yvan Pascal. Orpheline, Diane fut adoptée légalement par Ben Laurie, un ami de son père. Devenue journaliste, elle n'a pas son pareil pour damer le pion à ses camarades. Douée d'un cœur d'aventurière, Diane aime le danger et chaque minute de sa vie est remplie d'aventures qu'elle adore.

**MICHEL DUPUIS** : Journaliste de métier, le jeune Dupuis est bel homme et surtout amoureux fou de Diane Roy sa compagne de travail. Malgré son amour profond pour la belle journaliste, Michel est parfois volage. Il a la faiblesse de tomber

amoureux de toutes les belles filles qui se trouvent sur son chemin.

YVAN PASCAL : Lieutenant de la police de la sûreté municipale de la cité de Montréal, Yvan Pascal possède un corps d'athlète, un cœur d'or et un courage à toute épreuve. Son idéal serait d'épouser Diane, obtenir une promotion et élever une grosse famille en compagnie de la journaliste de ses rêves. Les péripéties aventureuses de la jeune fille l'énervent constamment et lui causent parfois beaucoup d'ennuis. Sous cette carcasse rude, le jeune policier possède un tendre cœur qui bat uniquement pour Diane Roy.

BEN LAURIE : Ancien magnat du cinéma à Hollywood, il adopta Diane à la mort de son père. Après avoir vendu tout ce qu'il possédait, le millionnaire se retira à Montréal avec Diane. Rentier depuis plusieurs années, Ben Laurie vit, retiré dans son luxueux appartement. Connaissant les goûts de Diane il la présenta à un vieil ami propriétaire du journal La Trompette. Ben Laurie donnerait sa vie pour sauver celle de Diane.

ARCHIBALD COOPER : Propriétaire du journal La

Trompette. Très riche, il adore Diane qui lui a parfois causé beaucoup de soucis. Quelques malentendus sont survenus et il a perdu les services de Diane qui est cependant demeurée une amie. Elle est toujours journaliste de métier et Archie, comme l'appellent ses intimes, bénéficie des scoops que la belle aventurière lui apporte.

ANDRÉ ROZON : Jeune homme de très belle apparence, qui a été nommé sergent et assistant du lieutenant Yvan Pascal. Policier au fond de l'âme, il admire son supérieur et a pour don d'exaspérer ce dernier par son manque d'expérience.

### *Personnages épisodiques*

JULIUS MONET : Un grand ami de Diane, qui l'a souvent accompagnée dans plusieurs de ses aventures. Doué d'un cœur d'or largement ouvert à la belle aventurière, le colosse aime les situations dangereuses qui lui permettent de se

détendre les muscles.

CATHY MONET : Une très belle Irlandaise, que Julius Monet a épousée pendant un voyage en Angleterre. Elle adore fidèlement le colosse qui ne vit plus que pour sa nouvelle famille.

MARIETTE MONET : La jeune enfant de dix-huit ans est la fille légitime de Cathy « Smith » Monet. Elle est déjà le petit ange préféré de Julius. Semblable à sa mère, elle est d'une beauté excitante.

## I

Malgré toute sa bonne volonté, Diane ne pouvait pas oublier Michel Dupuis. La lettre qu'elle avait reçue de lui, avait réveillé de merveilleux souvenirs.

La belle aventurière s'était remise à l'ouvrage espérant que l'occupation fermerait la plaie. Tous les jours elle accomplissait la tâche que lui avait confiée Archibald Cooper, le propriétaire du journal la Trompette.

S'occupant à remplacer Michel au journal, comme elle avait promis, son travail l'obligeait à se rendre au bureau de la sûreté municipale, tous les matins, cinq jours par semaine.

Elle avait pourtant décidé la veille, de dire à M. Cooper que le travail ne lui plaisait pas, qu'elle voulait reprendre sa liberté.

– Après tout, songeait-elle, j'ai promis de



remplacer Michel pendant son absence, mais si ce dernier ne revient pas, je laisse tomber !

Elle se répétait ces mots depuis la semaine dernière, mais sans toutefois agir comme elle aurait désiré le faire.

Elle arriva au bureau du journal vers dix heures ce matin-là. Comme la routine qu'elle détestait devait être accomplie, la belle aventurière commença par le courrier.

Lorsque le propriétaire du journal entra dans le bureau de Diane, il remarqua immédiatement la monotonie qui se lisait sur le visage de la journaliste.

Il toussota légèrement, et tenta d'être gentil avec elle lorsqu'il lui adressa la parole.

– Oh ! la la, tu as un air pré-orageux, mon petit, badina-t-il avec incertitude.

La belle journaliste secoua sa chevelure rousse d'un geste brusque de la tête et regarda Archibald Cooper, d'un air déterminé.

– M. Cooper, dit-elle avec agressivité, je ne peux plus, je dois mettre mes cartes sur table !

– Je sais, Diane ! reprit tristement le gros Archie, en s’essuyant le front de son mouchoir. Tu veux laisser le journal et retourner...

– C’est plus fort que moi, tenta-t-elle de s’excuser, j’avais promis de remplacer Michel pendant son absence, mais il ne revient pas... alors !

Et la belle aventurière laissa la phrase en suspens pendant que le propriétaire du journal ne put tristement s’empêcher de s’approcher pour lui placer la main sur l’épaule, dans un geste paternel.

– Il ne reviendra plus maintenant, dit-il, avec amertume, et je sais que tu souffres intérieurement Diane !

– Qui, moi ? tenta impérieusement la journaliste.

– Écoute, Diane, tu n’es pas convaincante dans ton indépendance orgueilleuse. Je ne veux pas te faire de peine, tu le sais bien, mais je sais que tu souffres pour l’amour de cet imbécile de Michel.

La belle aventurière tenta vainement de

dissimuler ses larmes pendant quelques instants, mais n'en pouvant plus, elle éclata en sanglots.

Jamais, depuis qu'il la connaissait, Archibald Cooper n'avait vu Diane dans un tel état. Il garda le silence avec politesse et tenta de réconforter la jeune fille.

Reprenant le contrôle de ses nerfs, Diane s'essuya les yeux et regarda son patron, lui adressant un faible sourire.

– Excusez-moi, M. Cooper... mais n'empêche que ça fait du bien de se soulager le cœur !

– Je te laisse ta liberté, Diane, je ne veux pas que tu sois malheureuse... et j'aurais un conseil pour toi !

– Un conseil ?

– Oui et un bon conseil ! Lorsque tu sortiras d'ici tout à l'heure, tu iras chez toi pour te reposer et tu y resteras pendant une semaine !

– Mais le...

– Tut, tut, tut ! Je te paye une semaine pour rester chez toi...

- Ah ! non M. Cooper, c'est trop !
- C'est un ordre, ricana le gros Archie.
- Alors, très bien, à vos ordres, patron !
- Sérieusement Diane, tu as besoin non pas de repos, mais de méditer sérieusement !
- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.
- Ce que je veux dire est très simple, reprit amicalement le gros Archie, en s'essuyant toujours le front, mais toi, tu es compliquée ! Écoute-moi bien : Michel Dupuis était bel homme, intelligent, agressif, en un mot c'était l'être idéal pour une femme qui aurait...
- Vous voulez que...
- Je veux que tu l'oublies, Diane ! Malgré toutes ses belles qualités, Michel n'était pas digne de toi parce qu'il agissait continuellement comme un enfant gâté. Plusieurs fois, il a obtenu tes faveurs...
- M. Cooper ! lui reprocha la jeune fille en rougissant.

– Mais non, mais non !... tu l’aimes, mon petit, ce n’est pas un crime, seulement, l’imbécile n’a jamais su en profiter... tandis que l’autre, le pauvre Yvan... ton lieutenant, celui-là mérite ton amour et tu le lui as toujours refusé... et toujours à cause de tes sentiments préférés à l’endroit de ce Michel de malheur.

– Vous parlez de Michel comme si c’était un être abominable, lui reprocha Diane.

– Pas un être abominable, non ! mais un être volage qui ne voyait en toi, qu’un physique merveilleux qui lui appartenait. Bien sûr, il aurait aimé le posséder pour la vie, t’épouser, etc... mais ses sentiments n’égaleront jamais l’amour sincère et propre que ressent pour toi le lieutenant Pascal.

– Vous me faites peur, M. Cooper ! reprit sérieusement la belle aventurière.

– C’est justement ça, ta faiblesse, mon petit ! Tu as peur d’aimer Yvan, parce que ton cœur ne bat que pour l’aventure et tu ne sais pas de quel côté tu dois le laisser pencher. Du côté de l’aventure ou du côté de l’amour ?

– Je suis tellement perdue !

– Concentre-toi sur un homme de cœur qui voit en toi l'idéal de ses rêves, la maman de ses enfants, la compagne de sa vie ; tous ces désirs sont chers au cœur d'Yvan Pascal ; crois-moi Diane et tu ne le regretteras pas ! Michel Dupuis, le sergent André Rozon, Willie Racette, et tous les autres pour lesquels tu as eu un faible, réuniraient leurs sentiments pour toi qu'ils n'égaleraient pas le millième d'un seul battement de cœur d'Yvan, à ton égard !

– Il m'aime donc d'un si grand amour ? demanda-t-elle.

– Encore plus grand et plus sincère que je ne peux l'expliquer, Diane !

Sans dire une parole de plus, le gros Archibald Cooper sortit du bureau en s'essuyant le front à l'aide d'un troisième mouchoir, depuis le début de la journée.

– Archie ! se dit-il à lui-même, cupidon n'appréciera pas ta compétition !

Un sourire vainqueur illumina le visage d'Archie Cooper, lorsqu'il entendit fermer la porte du corridor, derrière la belle aventurière qui s'éloigna rapidement vers l'ascenseur.

## II

Le lieutenant Pascal était très occupé lorsque Diane arriva à son bureau. Levant la tête lorsqu'il entendit ouvrir la porte, il remarqua immédiatement l'air abattu de la belle aventurière qui le regarda drôlement, sans dire un mot.

– Ah ! ça alors, commença, Yvan, tu en fais une tête, mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Diane le regarda longuement en silence et soudainement, sans avertissement, elle courut vers lui pour se jeter éperdument dans ses bras.

– Excuse-moi, Yvan, dit-elle, je ne réalisais pas ma stupidité...

– Explique-toi, au moins, je ne comprends rien, malgré que ton attitude me plaît !

– Oh ! Yvan !

– Qu'est-ce qui se passe, hein ? lui demanda gentiment le lieutenant.



– M. Cooper m’a ouvert les yeux, Yvan... je... je t’aime !

– Quoi ? cria-t-il avec une joyeuse surprise dans la voix, tu m’aimes ?

– Oui, je t’aime !

– Et le sergent André Rozon, demanda Yvan, je croyais que vous deux...

– Non, ce n’était que passager, expliqua la belle aventurière.

– Et pourtant, reprit Yvan Pascal, il m’a avoué lui-même qu’il t’aimait.

– Il est jeune, Yvan, beaucoup plus jeune que nous. D’ailleurs je suis heureuse pour André, il est amoureux de Mariette Monet.

– La fille de Julius ? reprit Yvan sur un ton surpris, tu es sûre de ça ?

– Mariette me l’a dit ! avoua Diane.

Diane ne s’en aperçut pas mais Yvan Pascal refoula une larme de joie et s’avança pour la serrer dans ses bras et l’embrasser avec passion.

– Je t’aime depuis toujours Diane, murmura-t-

il, je peux difficilement croire que le moment si longtemps attendu, est enfin arrivé.

– Yvan, je réalise maintenant que moi aussi je t’aimais, mais sans m’en rendre compte. Bien entendu je t’aimais comme un frère, comme un ami, mais j’ignorais mes vrais sentiments à ton égard !

– Et Michel ? demanda Yvan, sur un ton d’incertitude.

Diane se resserra contre le lieutenant et lui murmura sur un ton de supplication :

– Tu devras m’aider à l’oublier, Yvan... je te le demande !

– Promis, ma chérie, tu l’oublieras, je te le jure sur mon amour !

Yvan Pascal serra Diane contre lui dans une caresse presque sauvage. Il sentit les formes sculpturales de la belle aventurière, contre son corps et le rythme de sa respiration gonflait la poitrine de la jeune fille qui s’abandonna dans les bras de celui qui l’aimait d’un amour sincère.

Un long baiser unit leurs lèvres pour accélérer

les battements de leurs cœurs dans une synchronisation parfaite.

Diane se dégagea doucement de l'étreinte amoureuse pour prendre place dans un fauteuil de cuir, en face du pupitre d'Yvan.

– Ce n'est pas une scène qui te vaudrait les félicitations de ton supérieur, si ce dernier entrait ici pour nous surprendre ! ricana la journaliste.

– Je suis si heureux en ce moment, que le pape pourrait me surprendre, et je m'en ficherais quand même.

La porte du bureau s'ouvrit pour laisser passer le sergent André Rozon, qui fut figé sur place en apercevant Diane.

– Bonjour, Diane ! balbutia-t-il avec gêne.

– Bonjour, André ! répondit calmement la belle aventurière, et je t'en supplie, mon vieux, ne sois pas si mal à l'aise !

– Je... je ne sais plus quoi dire, reprit le jeune sergent, rougissant jusqu'aux oreilles.

– C'est simple, reprit Yvan, ne dis rien, ça vaudra mieux !

– Allons, vous deux ! ricana Diane, accordez-vous ! Je peux te l’avouer maintenant. André, j’aime le lieutenant et je sais que tu es en amour avec la jeune Monet.

– Vous savez, Diane ?

– Oui, et je sais aussi que Mariette vous aime à la folie !

– Comment le savez-vous, Diane ? demanda André avec empressement.

– Parce qu’elle me l’a dit, tout simplement ! souria-t-elle.

Le jeune sergent resta planté dans une pose stupide, au milieu de la pièce. La joie se reflétait dans son visage.

– Yupee ! Elle m’aime, Mariette m’aime... oh ! merci pour la bonne nouvelle Diane... au revoir lieutenant, je vous verrai plus tard !

Comme un collégien enthousiaste, André Rozon sortit en courant du bureau, oubliant derrière lui, la filière de rapports qu’il avait déposée sur le coin du bureau d’Yvan.

– J’espère que ces papiers ne sont pas

indispensables, ricana joyeusement la belle aventurière, il a tout oublié en sortant.

Yvan prit la filière et l'ouvrit pour lire les rapports.

– Ce sont les rapports d'automobiles volées depuis le mois dernier, expliqua-t-il, je vois que le rapport du dessus est daté d'aujourd'hui.

– Toutes ces autos ont été volées depuis un mois ?

– Oui, répondit Yvan, en laissant tomber les rapports sur son pupitre, dans un geste de dégoût, avec le rapport d'aujourd'hui, c'est la 26<sup>e</sup> voiture volée depuis le mois dernier, c'est devenu une épidémie !

– Tant que ça ? demanda Diane avec surprise.

– Oui et je crains que les choses deviennent encore plus sérieuses, répondit Yvan Pascal.

– Vous n'avez pas réussi à capturer personne ?

– Non, pas encore, mais nous cherchons toujours et sans succès.

– Aucune idée ?

– Aucune idée des coupables, mais je suis d’avis que c’est là le travail d’une gang bien organisée et qu’il sera difficile de les capturer.

– Tu crois que c’est une vaste organisation ? demanda la belle aventurière, sentant le goût de l’aventure.

– Sans aucun doute, puisque nous n’avons pas retrouvé une seule de ces automobiles, qui sont probablement déjà rendues aux États-Unis ou en Ontario, aussi bien en un autre endroit du pays. Ah, non ! la chose ne sera pas facile, si seulement nous avons la chance d’en prendre un de la bande sur le fait, en train de voler une auto.

– Seulement reprit Diane, ils ne sont pas si stupides que ça, hein ?

– Ils sont bien organisés, je t’assure !

### III

Diane revenait de l'hôpital cet après-midi-là, après avoir rendu visite à Mariette Monet.

La jeune fille se rétablissait rapidement de ses blessures qu'elle avait subies lors d'une aventure précédente et devait avoir son congé, le lendemain.

Elle avait reçu la belle aventurière avec joie et lui avait raconté comment André Rozon était arrivé à l'hôpital, la veille, jubilant de joie, pour lui dire que Diane lui avait appris la bonne nouvelle. Mariette Monet paraissait très heureuse.

Pendant que les deux amies causaient paisiblement, Julius Monet était arrivé et Diane s'était excusé après quelques instants pour passer au magasin s'acheter un sac à main.

Six heures sonnaient lorsque la belle aventurière introduisit la clef dans la serrure de la

porte de sa demeure.

La sonnerie du téléphone résonna en même temps que la pendule. La belle aventurière laissa tomber ses paquets pour décrocher le récepteur.

– Allô !

– Allô Diane, ici Yvan !

– Comment vas-tu, demanda Diane, toute essoufflée, j’ai dû courir pour répondre au téléphone au moment même où j’arrivais. On dirait que tu as synchronisé ton appel.

– Diane, je m’excuse, mais je meurs d’envie de te voir ce soir !

– Alors je t’invite chez moi ! Et prenant une voix câline : moi aussi j’ai envie de te revoir, mon chéri... encore mieux que ça, je t’invite pour souper.

– Tu es gentille, répondit le lieutenant, j’arrive dans dix minutes.

– Si tu arrives si tôt, badina Diane, il faudra que tu m’aides à peler les patates.

– Dans ce cas, je te détends de commencer



avant mon arrivée !

– À tout à l’heure, lieutenant !

– À tout à l’heure, femme de mes rêves !

\*

Pendant que Diane et Yvan prenaient le souper en tête-à-tête, une autre scène prenait place, au centre de la ville.

Une Ford usagée roulait lentement derrière une Cadillac de modèle nouveau.

Deux hommes louches occupaient la banquette de la Ford. Un grand et mince, l’autre un peu plus court mais beaucoup plus trapu conduisait l’auto.

Le conducteur de la Ford s’adressa à son compagnon, sur un ton agressif.

– Tu es sûr que nous suivons la bonne voiture ? demanda-t-il, avec impatience.

– Vas-tu cesser de toujours me poser la même question stupide, répondit le plus grand, puisque je te dis que c’est la voiture que le boss m’a

recommandée.

– Fâche-toi pas pour si peu. Je veux simplement me rassurer qu'on ne fait pas erreur, c'est tout. Tu sais ce que le boss nous servirait, si on se trompait de voiture.

– Regarde où tu conduis, répondit sèchement le grand maigre et laisse-moi le reste. Je m'y connais... regarde ce que tu fais, imbécile !

– Quoi ?

– La Cadillac est tournée à droite dans la rue suivante et tu ne l'a pas vue !

– Excite-toi pas chum, je l'ai vue tourner à droite et je la suivrai, sois sans crainte. Je ne suis tout de même pas pour me coller à son pare-choc !

Les deux voitures enfilèrent ensuite dans une autre petite rue à sens unique.

– Colle-toi au trottoir ! ordonna le grand mince, la Cadillac est immobilisée au coin de la rue !

Une femme dans la trentaine descendit de la luxueuse voiture pour grimper un escalier qui

conduisait à une porte du deuxième étage.

Les deux bandits regardèrent la propriétaire de la Cadillac, qui, après avoir sonné à la porte du deuxième, attendait patiemment que quelqu'un lui ouvre.

L'attente ne fut pas longue. Une minute plus tard, la femme s'était engouffrée à l'intérieur de la maison, sur l'invitation d'un homme qui lui avait ouvert la porte.

Le grand mince poussa son compagnon du coude pendant qu'il sortait de sa poche une pince et un petit bout de fil, de la poche de son veston.

– Allons-y, ordonna-t-il, avance !

La Ford démarra lentement et arriva à la hauteur de la Cadillac. Les deux individus balayèrent les environs du regard, et le plus grand sauta en bas de la voiture pour se mettre immédiatement de se faire arrêter pour excès de vitesse... ralentis immédiatement ! au travail.

Le bandit prouva son habileté en maîtrisant la serrure de l'automobile, en moins de 20 secondes.

Il monta dans la Cadillac, pour se pencher sous le tableau de contrôle, couper le fil de l'ignition, et sauter l'électricité pour démarrer lentement.

Le tout avait été accompli avec discrétion, en moins d'une minute.

Le grand bandit fit un signe de la main, à son compagnon qui suivit la Cadillac dans sa Ford, comme si rien ne s'était produit.

Une demi-heure plus tard, les deux individus avaient retourné la Ford dans un garage et filaient maintenant sur la route No 9, en direction du sud, à bord de la Cadillac volée.

– Le boss va être content, dit le plus gros des bandits, celle-ci va lui rapporter un beau montant.

– Imbécile, lui cria l'autre, tu files à 80 à l'heure !

– Et alors ?

– Alors ce n'est pas le temps de commettre une imprudence et...

– Écoute, c'est moi qui conduis !

– Et c’est moi qui commande, fit le grand mince, devenant rouge de colère, je te dis de ralentir... vas-tu obéir ?

Ce disant, le plus grand des deux hommes sortit son revolver et le pointa vers son compagnon. Ce dernier réalisa le danger mais tenta de détourner l’arme de son compagnon.

Les deux hommes engagèrent stupidement la lutte sur la banquette de l’auto qui dérapa immédiatement.

Une autre voiture venant en sens inverse, tenta vainement d’éviter la Cadillac qui s’était placée soudainement sur son chemin.

Un grincement de pneus strident se fit entendre et un bruit de métal épouvantable lança son écho tragique à des milles de distance : un bruit de vitres cassées et les deux voitures télescopées en un amas de ferrailles roulèrent dans un fossé profond pour s’immobiliser avec un choc terrible, sur un arbre en bordure d’un champ.

Le chant lugubre des sirènes de la police

résonna dans la nuit durant plusieurs heures, pendant lesquelles, les équipes de secours travaillèrent avec difficulté, pour retirer les personnes, victimes de l'accident.

\*

Diane et Yvan avaient dévoré un excellent repas et tous les deux, très paisiblement, avaient connu quelques heures de bonheur parfait devant l'écran de la télévision, comme deux amoureux, heureux d'être près l'un de l'autre.

Yvan Pascal était très content de sa soirée et s'apprêtait à embrasser Diane pour la centième fois lorsque la sonnerie du téléphone mit fin à son bonheur.

– Cette maudite invention, ragea Yvan, lorsque Diane se retira paresseusement de ses bras, pour répondre au téléphone.

– Allô !... oui, il est ici... un instant je vous le passe ! Elle regarda Yvan, d'un air interrogateur. C'est André Rozon, ton assistant, il dit que c'est

important.

Yvan resta silencieux et surpris pour quelques instants avant de prendre le récepteur d'un geste incertain.

– Allô... non, je partais à l'instant... quoi ?...

Le lieutenant Pascal digéra mal la nouvelle et Diane le vit blêmir. Il reprit son aplomb et répliqua faiblement.

– Bon,... très bien... j'arrive dans quelques minutes ! et il raccrocha pour rester immobile, ravalant sa salive à plusieurs occasions, la main collée à l'appareil, les yeux fixes et jongleurs.

– Une mauvaise nouvelle ? demanda Diane.

Yvan ne répondit pas immédiatement et jeta à Diane un regard qui expliquait mal son étrange attitude.

– La femme de Julius a été gravement blessée dans un accident d'automobiles, laissa-t-il tomber dans un seul souffle.

– Pauvre Julius, reprit Diane avec sympathie.

– L'auto qui est venue en collision avec celle

de Cathy, était une voiture qui avait été rapportée volée, quelque temps auparavant !

– Triste coïncidence ! murmura la belle aventurière.

– Tu vas m’excuser Diane, mais je dois me rendre à l’hôpital.

– La femme de Julius n’est pas morte au moins ?

– Non, mais elle est très gravement blessée, reprit Yvan en se dirigeant vers la sortie.

– Est-ce qu’on a annoncé la nouvelle à Julius ? demanda Diane, visiblement troublée.

– Oui, il est à l’hôpital, au chevet de Cathy !



## IV

Lorsque la belle aventurière arriva au septième étage de l'hôpital, elle rencontra Archie Cooper et Ben Laurie qui étaient déjà là tentant d'aider le jeune sergent Rozon, à consoler Mariette Monet, qui faisait vraiment pitié à voir.

– Pauvre petite, songea Diane, elle sort de l'hôpital ce matin, et ce soir, cette tragédie ! Elle n'a vraiment pas de chance !

Elle s'avança doucement pour questionner André Rozon du regard.

Le sergent lui fit un signe de tête triste, lui désignant la chambre numéro 20.

La belle aventurière allait entrer, mais André s'approcha d'elle pour la tirer gentiment par le bras.

– Le docteur veut que personne rende visite à la malade, Julius est le seul autorisé à la voir pour

quelques minutes.

– C’est si grave que ça ? demanda Diane.

– Congestion cérébrale et la ventricule gauche du cœur perforée par une côte...

– Qu’est-ce qu’il en dit ?

– Je ne sais pas, il ne... tiens ! justement, le voici !

Le médecin, un homme d’apparence douce, aux tempes grises et portant des lunettes d’écaille, salua la belle aventurière d’un sourire sympathique et sincère.

Ne pouvant retenir son désir de savoir, Diane lui posa la question.

– Elle va survivre à l’opération, n’est-ce pas, docteur ?

– Je n’oserais pas me prononcer, mademoiselle. Elle a une chance sur cent d’être sauvée. Nous ferons tout notre possible. Mais il ne faut pas perdre confiance, la science est grande, il faut toujours espérer !

Le médecin s’excusa et pénétra dans la

chambre de la malade.

Quelques secondes passèrent et Julius sortit lentement, la tête basse et faisant vraiment pitié à voir.

Comme un automate, le sympathique hercule s'éloigna dans le corridor, sans regarder personne.

Diane s'excusa auprès des autres et rejoignit son ami avant qu'il prenne l'ascenseur.

– Je te raccompagne chez moi, Julius, dit-elle, en glissant gentiment son bras sous celui de son compagnon.

– Pourquoi Diane ? demanda nerveusement le gros Julius, pourquoi à elle ?... pourquoi ?

– Allons mon vieux, prends courage, elle se rétablira, tu verras !

– J'ai peur Diane... j'ai peur qu'elle me quitte... je ne veux pas qu'elle meure !

La belle aventurière continua gentiment de lui dire des paroles d'encouragement et décida Julius à le raccompagner chez elle.

À sa demeure, Diane décida son compagnon à se coucher après lui avoir doucement versé une pilule qui calma l'hercule pour le glisser tendrement dans un sommeil lourd et réparateur.

Elle téléphona ensuite au bureau de la sûreté municipale et demanda à parler au lieutenant Pascal.

Après une courte attente, la voix d'Yvan résonna au bout du fil.

– Ici le lieutenant Pascal !

– C'est moi, reprit Diane avec anxiété, tu as des nouvelles de tes voleurs d'automobiles qui ont causé l'accident ?

– Oui, un d'entre eux est mort et l'autre repose à l'hôpital dans un état critique... Je suis supposé aller le questionner tout à l'heure !

– Tu permets que je t'accompagne à l'hôpital ? demanda la journaliste avec un ton suppliant.

– D'accord, Diane, je passerai chez toi dans une dizaine de minutes !

\*

Lorsqu'Yvan immobilisa sa Buick à la porte, la belle aventurière était déjà sur le trottoir, attendant avec impatience.

– Monte, chérie ! dit Yvan, en ouvrant la portière.

La belle aventurière monta aux côtés du lieutenant et accepta la cigarette que ce dernier lui offrit, avec distraction.

– D'habitude, ricana-t-elle nerveusement, je ne fume pas, mais ce soir, c'est différent. Je ne sais pas, Yvan, mais cette sale histoire tourne mal. Ce pauvre Julius...

– À cette heure précise, remarqua tristement le policier, Cathy est sur la table d'opération.

– Et son assassin, le voleur d'automobiles, est lui aussi entre la vie et la mort, sur un lit du même hôpital.

– Allons-y ! reprit Yvan, en lançant la voiture dans la nuit.

Lorsque Diane et Yvan Pascal descendirent de la voiture devant l'hôpital une pluie froide et fine leur fouetta le visage.

Les deux amis relevèrent leurs collets et Yvan saisit Diane par le bras pour l'entraîner rapidement vers l'entrée privée, située du côté sud de l'hôpital.

Ils empruntèrent l'ascenseur de service pour émerger au cinquième étage de l'immeuble.

Un long et large couloir blanc semblait baigner dans le silence. L'écho de leurs pas remplit le long passage désert, semblant venir de toutes les directions à la fois.

Une atmosphère de ténèbre règne dans un semblable endroit, à trois heures du matin, et le lugubre fantôme de la souffrance domina les deux jeunes gens, qui d'un commun accord, mais semblant ignorer leurs réactions mutuelles, accélérèrent le pas pour rejoindre le constable de faction à la porte de la chambre 12, derrière laquelle reposait douloureusement, le responsable du malheur qui frappait si durement nos amis.

– Bonsoir lieutenant ! et le jeune constable salua respectueusement son supérieur, qui lui rendit la politesse, d’un geste de tête distrait et ouvrit lentement la porte de la chambre.

Une toute petite lampe de nuit éclairait faiblement la visage du blessé qui semblait agité.

Son front, couvert bandages rougis de sang, ruisselait de sueurs, extériorisant visiblement les douloureuses souffrances du patient.

– Reste un peu à l’écart, murmura Yvan, à l’intention de Diane, je vais tenter de lui poser quelques questions !

La belle aventurière resta dans l’ombre pendant que, lentement, le lieutenant s’approchait du malade. Il se pencha et lui murmura quelques paroles.

– Bonsoir ! dit-il doucement, je suis le lieutenant Pascal de la sûreté municipale.

Le patient ouvrit difficilement les yeux et ses lèvres tremblèrent sous l’effort de sa tentative de parler.

– Mau... vol... eur... Ag... ag... ahhhhh !

Le cri de douleur atroce échappé des lèvres du malade fit dresser les cheveux sur la tête de Diane qui sursauta nerveusement, sentant un frisson lui parcourir l'échine.

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit pour laisser passer un homme habillé de blanc.

– Tsst... tsst ! fit-il à l'intention du lieutenant qui se retourna avec un air inquisiteur.

Reconnaissant le docteur Hurbain, Yvan Pascal quitta sa place pour s'avancer vers la porte.

– Bonsoir, docteur !

– Venez avec moi dans mon bureau, lieutenant, j'ai à vous causer.

Lorsque le docteur eut introduit Diane et Yvan dans son bureau, il commença immédiatement à s'expliquer.

– Je m'excuse de vous avoir dérangé lieutenant, mais notre patient, Marcel Reid, subit présentement des spasmes qui lui font traverser un état d'esprit inconscient, causé par la douleur.



Seulement, dans deux jours, votre homme sera assez rétabli pour répondre à vos questions !

– Il n'est donc pas en danger de mort ? demanda le lieutenant, avec surprise.

– Il souffre énormément, expliqua le médecin, mais il est hors de danger.

– Et madame Monet, demanda subitement Diane, comment est-elle ?

– Nous avons réussi l'opération délicate, expliqua le docteur Hurbain, mais le danger demeure. Une côte fracturée a malheureusement perforé le ventricule gauche du cœur dont la fonction, est de pousser le sang, qui vient des veines, dans l'aorte, qui a pour fonction de l'envoyer dans le corps. Le ventricule étant perforé, le sang n'a pas suivi son cours normal et a formé un caillot qui s'est immobilisé sur le poumon. L'opération a réussi, mais un autre caillot logé au cerveau de la patiente, aggrave davantage la situation. Il faudra pratiquer une seconde opération au cerveau, si la patiente, avec l'aide de Dieu, reste avec nous jusqu'à ce jour !

– Merci docteur, répondit tristement Diane, en refoulant une larme.

Yvan Pascal se leva lentement, comme un homme dégoûté de la vie et de ses principes.

– Allons, viens !... dire que cette pauvre Cathy va peut-être mourir pendant que le responsable de sa mort continuera de vivre après avoir souffert un petit peu !

– Voyons, lieutenant reprit professionnellement le médecin, ne soyez pas méchant !

Yvan le regarda, les yeux remplis de haine, et s'efforça de sourire cyniquement.

– Docteur, dit-il, votre métier vous oblige à ressusciter certains gens, qui doivent par la suite, subir le châtement de la justice. Vous leur redonnez la santé et nous, avec l'aide des hommes, leur enlevons ; la vie c'est ironique docteur, mais la vie n'est pas une sinécure, chacun son métier, chacun ses peines, chacun sa croix... mais parfois l'ombre du devoir est lourde à supporter...

– Bonsoir docteur, coupa Diane, en prenant Yvan par le bras,... et merci !

– Bonsoir et bonne chance, mes amis !

À sa sortie dans le corridor, le lieutenant Pascal s’avança vers le jeune policier à la porte de la chambre 12.

– Aimé, dit-il, à quelle heure termines-tu ton guet ?

– À six heures ce matin, reprit le jeune constable.

– Alors, écoute-moi bien ! reprit gravement Yvan. Tu devras surveiller attentivement le patient et ne pas quitter ton poste, une seule seconde avant l’arrivée de ton remplaçant. Cette porte ne devra pas être sans surveillance une seule seconde... compris ?

– Oui, lieutenant, à vos ordres !

Et le jeune policier salua militairement son supérieur et reprit sa surveillance avec un air décidé.

## V

Vers dix heures le même matin, la belle aventurière était déjà de retour dans le bureau d'Yvan Pascal.

– Tu es de bonne heure, Diane, as-tu bien dormi ?

– Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, Yvan, cette histoire de Cathy me bouleverse terriblement !

– J'ai téléphoné à l'hôpital, ce matin, reprit tristement le lieutenant.

– Et alors ? demanda Diane avec anxiété.

– Toujours la même situation, rien n'est changé. Dis-moi, comment Julius prend-il la chose ?

– Très mal, je t'assure. Lorsque je suis partie tout à l'heure il dormait encore.

– André Rozon m'a appelé, ce matin, reprit Yvan, sa mère s'occupe gentiment de Mariette.

– Pauvre petite, reprit Diane, elle n’a pas de chance. Au même instant, un policier ouvrit la porte du bureau, pour annoncer l’arrivée du représentant de la compagnie d’assurance.

– Faites entrer, ordonna le lieutenant.

– Qui est-ce ? demanda Diane.

– Un représentant de la compagnie « Motorising Assurance C<sup>o</sup>. »

Un homme de taille moyenne, portant des lunettes d’écaille, entra dans le bureau et s’avança pour gratifier le lieutenant d’un sourire triste.

– Bonjour, lieutenant, fit-il, d’une voix nerveuse et grave.

– Bienvenue, M. Brouillard, reprit poliment Yvan Pascal, en lui serrant la main... je vous présente M<sup>lle</sup> Diane Roy, journaliste.

– Ah ! M<sup>lle</sup> Roy, je suis fier de faire votre connaissance, fit l’homme, ce n’est pas tous les jours, qu’on a l’honneur de rencontrer une personne possédant vos qualités ! Votre renommée dépasse les frontières. J’espère, M<sup>lle</sup>

Roy, que vous allez travailler sur cette cause...

– Oui, puisque la chose me touche de très près !

– Comment ça ? demanda-t-il.

Yvan Pascal reprit la parole et expliqua à Gérard Brouillard comment l'accident malheureux de la veille avait fait une victime d'une grande amie de Diane.

– Est-ce que vos investigateurs ont découvert quelque chose ? demanda ensuite Yvan.

– Non, malheureusement, reprit tristement l'agent d'assurance, nos hommes tournent en rond, sans succès et le président de la compagnie fait une crise tous les matins.

– Comment ça ? demanda la belle aventurière.

– Depuis deux mois, expliqua Yvan, 25 automobiles ont été volées dans la ville de Montréal ; de ces automobiles, (toutes des autos de l'année) 20 d'entre elles, avaient été assurées par la compagnie que représente M. Brouillard.

– Alors, ricana l'agent, vous comprenez pourquoi notre président n'est pas de bonne

humeur. La compagnie devra verser près de \$45 000.00 si ces voitures ne sont pas retrouvées avant la fin du mois.

À ce moment précis, la sonnerie du téléphone retentit et Yvan Pascal allongea le bras pour décrocher le récepteur.

– Allô... ah, c'est toi Julius... oui, elle est ici... un instant je te la passe... c'est pour toi Diane.

– Allô !

– Diane, qu'est-ce qui s'est passé depuis hier soir ? demanda Julius avec nervosité.

– Écoute-moi Julius, reprit gentiment la belle aventurière, je retourne à l'appartement dans une heure et je t'expliquerai !

– Comment va Cathy ?

– Elle n'est pas en danger, Julius... de toute façon je te raconterai tout ça, tout à l'heure.

– Je suis inquiet, Diane !

– Mais, mon vieux, il n'y a rien à craindre. Sois patient, j'arrive !

\*

Vers minuit ce soir-là, la belle aventurière rentrait chez elle, accompagnée de Julius Monet, qui faisait vraiment pitié à voir.

– Allons, Julius, il faut être courageux, insista tendrement la journaliste, Cathy s'en tirera, tu verras !

– Je ne crois pas, Diane...

– La science est grande de nos jours, encouragea la jeune fille, elle accomplit des miracles.

– Il en faudra un pour sauver Cathy, répondit Julius avec inquiétude.

– Allons, mon vieux, une bonne nuit de sommeil effacera bien des angoisses et demain, les choses auront un tout autre aspect, tu verras !

Une heure plus tard Diane prenait un bon bain chaud, avant de se coucher, pour une bonne nuit de sommeil.



## VI

Pendant ce temps, une autre scène se déroulait, près de l'hôpital. Plus précisément, dans la ruelle voisine, près du terrain de stationnement.

Deux individus louches immobilisèrent leur voiture dans un coin sombre. Un des hommes regarda sa montre dont le cadran lumineux lui indiqua :

– Il est minuit moins dix, dit-il, à son compagnon. Tiens-toi prêt à agir !

– Ils vont faire la même chose qu'hier soir, reprit le deuxième, ce sera facile pour nous.

Et les deux hommes attendirent, silencieusement, dans l'ombre.

Une voiture de la police s'engagea dans la ruelle pour passer près d'eux. Les deux hommes s'étaient cachés au fond de la voiture, pour ne pas être repérés.

L'auto des policiers s'immobilisa au bout du terrain de stationnement.

Au moment où les deux policiers descendirent de voiture, les deux bandits qui avaient leurs armes à la main, firent feu.

Une lueur de feu cracha une rafale et les deux constables s'écrasèrent au milieu du terrain.

– Vite ! reprit un des bandits, nous n'avons pas de temps à perdre.

– Heureusement que nous avons des silencieux sur nos armes, ricana l'autre, sans quoi, tout le monde serait en alerté.

Les deux hommes tirèrent les corps inertes des deux policiers jusque dans l'ombre.

Cinq minutes plus tard, à minuit exactement, Aimé Tremblay, le jeune policier de garde, à la porte de la chambre 12, regarda au bout du corridor, lorsque la porte de l'ascenseur de service s'ouvrit.

– Enfin, pensa-t-il, en voyant venir le policier qui allait le remplacer, mon chiffre est terminé et ce n'est pas trop tôt !

Son remplaçant avançait toujours, dans le corridor sombre, André Tremblay le salua.

– Bonsoir, mon vieux, je suis content que tu... mais dis donc, tu es nouveau ? Eh, qu'est-ce que...

Le jeune homme n'eut pas la chance de terminer sa phrase.

L'arme du faux policier cracha un jet de feu et une balle se logea lourdement dans la tête du gardien. Le jeune policier tomba, en gémissant douloureusement. Une deuxième balle au cœur, mit fin à ses douleurs.

\*

Le lieutenant Yvan Pascal accueillit la mauvaise nouvelle avec la rage au cœur.

Le docteur Hurbain était là, dans le corridor, en compagnie de la garde surveillante et d'un infirmier qui avait découvert Marcel Reid, étouffé dans son lit.

Yvan pénétra dans la chambre numéro 12 et constata le crime qui avait été commis.

Revenant dans le corridor, il arborait un air abattu et un sentiment de mépris ne cachait pas sa froide colère. Il s'adressa au médecin, d'une voix sèche.

– À quelle heure a-t-on découvert le cadavre ? demanda-t-il.

– À une heure ce matin, expliqua nerveusement le docteur Hurbain, Denis a découvert l'assassinat.

Yvan Pascal se retourna pour regarder l'infirmier d'un œil interrogateur.

Ce dernier se dégourma avec gêne, avant de répondre d'une voix tremblante :

– Lorsque je suis venu à la chambre de M. Reid, à une heure ce matin, expliqua-t-il, j'ai trouvé curieux de ne pas apercevoir le policier de garde. Croyant que ce dernier était à l'intérieur de la chambre pour un motif quelconque, je suis entré pour... pour trouver M. Reid... qui avait un oreiller sur le visage.

– Vous avez touché à quelque chose ? demanda le lieutenant Pascal.

– Non... non, je n'ai rien touché, je vous le jure !

– Très bien, continuez, reprit Yvan avec impatience, qu'avez-vous fait ensuite ?

– Je me suis retourné pour sortir et chercher la garde lorsque j'ai aperçu le corps du policier... étendu au pied du lit... il... une... une balle... ou plutôt, deux trous décoraient tragiquement son corps, le sang lui couvrait le visage !

– Après ? demanda impassiblement Yvan Pascal.

– Je suis parti en courant pour chercher M<sup>lle</sup> Sicotte qui est revenue avec moi jusqu'ici.

Yvan Pascal se retourna pour questionner l'infirmière.

– C'est vrai ? demanda-t-il, sur un ton presque grossier, qui fit rougir la vieille infirmière.

– Bien sûr que c'est vrai, répondit-elle avec froideur, vous semblez douter de nous !

– Je vous en supplie mademoiselle, reprit le lieutenant, trêve de supériorité mal placée... et ne vous froissez pas de mon ton un peu malin ! Nous avons un criminel à découvrir et le temps est précieux !

– Je comprends parfaitement, répondit avec aplomb la vieille dame en blanc, mais vous semblez vouloir nous accuser...

– Si vous insistez, mademoiselle, reprit Yvan avec colère d'accord, vous êtes suspecte comme tout le monde. Quand il s'agit d'un meurtre, nous n'accusons personne en particulier mais nous soupçonnons tout le monde en général. Maintenant répondez à ma deuxième question... avez-vous touché à quelque chose dans la chambre du patient ?

– Non !

– Merci, c'est tout ce que je désire savoir pour l'instant, répondit nerveusement le policier, en proie à une crise de nerfs. Vous pouvez maintenant partir, mademoiselle Sicotte !

Lorsqu'elle fut disparue à l'extrémité du

corridor Yvan Pascal se retourna pour poser les yeux sur le docteur Hurbain qui était resté à l'écart.

– Et vous docteur, demanda-t-il, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Je suis d'accord que ces deux personnes disent la vérité.

Comment l'assassin a-t-il réussi à assassiner le constable, pénétrer à l'intérieur de la chambre pour étouffer le patient et se retirer, sans que personne ne l'aperçoive ?

– Il est entré par l'ascenseur de service après avoir tué les deux policiers dans la ruelle arrière.

– Oui, je sais, reprit le lieutenant, mais comment est-il passé inaperçu, à l'intérieur de l'hôpital ?

– L'infirmier de nuit est seul pour parcourir deux étages, expliqua le médecin, et la garde ne bouge pas de son bureau, à l'autre extrémité du corridor et en plus, elle ne peut pas voir la porte de la chambre, puisque son pupitre est dans une pièce retirée du corridor.

– Vous avez une liste des visiteurs ?

– Malheureusement, aucun visiteur n'avait accès à sa chambre, je l'avais défendu formellement puisque sa position ne le permettait pas !

– Et personne n'a demandé à le voir ? demanda Yvan.

Le médecin répondit silencieusement d'un signe de tête négatif.

– Très bien docteur, je m'excuse de vous avoir fait perdre votre temps, vous pouvez vous retirer !

Après le départ du médecin, Yvan Pascal alluma un cigare d'un geste machinal et s'avança, jongleur, vers la fenêtre.

Le jeune policier avait la rage au cœur. Un sentiment de vengeance lui brûlait l'esprit à la pensée de ces pauvres policiers tué en devoir par un assassin à gage. La tristesse lui fit oublier le temps lorsqu'il songea aux trois épouses affligées et pauvres petits qui devenaient orphelins à la suite de ces crimes odieux.



– Et tout ça pour protéger la tête dirigeante de ce racket d’automobiles, ragea-t-il.

Il sursauta, sortant de son cauchemar, lorsqu’il entendit le bruit de la porte de l’ascenseur..

Il salua le médecin-légiste qui arrivait, accompagné des photographes.

Avide de solitude, il donna ordre à un policier de téléphoner à son assistant.

Vingt minutes plus tard, le sergent Rozon remplaçait son supérieur et prenait charge de la surveillance de la brigade au travail.

– Je te verrai au bureau, demain matin, dit Yvan Pascal, avant de partir. Tu sais ce que tu as à faire pour l’instant ?

André Rozon regarda son supérieur d’un air sympathique.

– Soyez sans crainte, lieutenant, je m’en occupe. Allez vous reposer, vous en avez besoin.

– Dites-moi lieutenant, questionna le sergent, avez-vous des nouvelles de madame Monet ?

– Je ne suis pas sûr, André, mais je crains le

pire.

André Rozon sentit une boule lui monter à la gorge et ne pouvant pas répondre, il cligna les yeux dans un geste compréhensif.

– Espérons un miracle ! déclara gentiment Yvan Pascal avant de fermer la porte de l'ascenseur.

## VII

Diane terminait sa toilette lorsque le téléphone sonna.

– Allô !

– Ici Yvan !

– Bonjour mon chéri, comment vas-tu ?

– Tu n’as pas appris la nouvelle ?

– Oui, par la radio, tout à l’heure, j’allais justement me rendre à ton bureau pour discuter d’un sujet qui se rapporte à ton enquête.

– Vas-y, parle, Diane, reprit le lieutenant avec curiosité, ton instinct nous a toujours guidés la bonne route, alors raconte !

– As-tu enquêté à la compagnie d’assurance que représente M. Brouillard ?

– La « Motorising Assurance C<sup>o</sup>. » ? demanda-t-il avec surprise.

– Oui, c’est ça !

– Pourquoi aurions-nous enquêté ? demanda le lieutenant.

– On ne sait jamais !

– Ce sont eux qui perdent le plus, Diane, pourquoi...

Le lieutenant se tut soudainement lorsqu’il réalisa.

– Tu veux dire que quelqu’un qui aurait été « injustifié » par la compagnie, pourrait, par vengeance... mais tu as raison, Diane !

– Enfin, ricana la belle aventurière, les engrenages de ton cerveau se synchronisent !

– Diane, répondit chaleureusement le jeune policier, quand tu es là, tout se synchronise, même les...

– Silence monsieur le lieutenant, je passe à votre bureau pour réparer votre système de synchronisation.

– Faites vite mécano, ricana le lieutenant, je deviens fou d’impatience !

Lorsque Diane se présenta au bureau d'Yvan Pascal, ce dernier était en conversation animée avec son assistant.

– Bonjour Yvan ! Bonjour André, comment se porte Mariette ?

André Rozon se contenta de répondre d'un haussement d'épaules.

– Est-elle avec ta mère, en ce moment ? demanda Diane.

– Non, elle est allée voir M<sup>me</sup> Monet, à l'hôpital.

– Et Julius, demanda Yvan, comment est-il ?

– Il est allé à l'hôpital, lui aussi, répondit la belle aventurière.

– Pauvre Cathy, reprit tristement Yvan Pascal, je ne crois pas qu'elle ait une chance de survivre !

– Yvan ! reprit Diane sur un ton de reproche.

Le lieutenant Pascal comprit la bêtise qu'il avait commis lorsqu'il vit André Rozon quitter le bureau immédiatement.

– Ce que tu peux être idiot, lui reprocha

gentiment la journaliste. Tu sais bien qu'André est en amour avec Mariette Monet et si Cathy mourait...

– Oui, oui, je regrette d'avoir été aussi stupide, mais je n'ai... enfin, c'est sorti tout seul !

– Nous te pardonnons, ricana tendrement Diane, en s'approchant du lieutenant.

Ce dernier la saisit vigoureusement et lui murmura à l'oreille.

– Je t'aime Diane Roy... je t'aime éperdument !

Ses bras vigoureux resserrèrent l'étreinte et il déposa gentiment ses lèvres sur la bouche chaude et sensuelle de la femme de ses rêves.

Ils allaient recommencer l'agréable performance lorsqu'une voix les sépara dans un geste rapide.

– Mais non, voyons ! ricana joyeusement le représentant de la compagnie d'assurance. Continuez, lieutenant, le spectacle me plaît énormément !

– Bonjour M. Brouillard ! répondit Yvan

Pascal, rougissant jusqu'aux oreilles.

– Ah ! lieutenant, vous êtes un homme chanceux, répliqua Gérard Brouillard, l'amour est une richesse, surtout quand la provenance d'un tel héritage vous est léguée par une aussi jolie personne.

– Merci du compliment, reprit Diane avec joie. Mais je suis d'avis que mon héritier aurait préféré ne pas être surpris, en flagrant délit !...

Les trois amis éclatèrent d'un rire joyeux.

– Revenons sérieusement à nos graves problèmes, reprit Yvan Pascal, en s'adressant directement à Gérard Brouillard.

– En effet, reprit ce dernier, vous m'aviez donné l'impression, tout à l'heure au téléphone, de vouloir me causer sur un sujet important, concernant les vols d'automobiles, qui sont la cause malheureuse d'un crime affreux.

– En effet, reprit gravement le lieutenant, Diane a eu une idée géniale !

– Ah !

– Nous croyons en la possibilité que quelqu'un

qui aurait des comptes à rendre à votre compagnie, pourrait être à la tête d'une organisation comme celle-là.

– Une vengeance ?

– Exactement, reprit Diane. Une personne qui aurait été précédemment, à l'emploi de la compagnie, ou bien quelqu'un qui aurait été maltraité ou injustement mis à la porte !

– Oui, vous avez parfaitement raison, reprit l'agent d'assurance, cette idée ne m'était pas venue, mais la chose est possible. Il se peut que le coupable soit quelqu'un de notre compagnie... ça alors, comment se fait-il que je n'aie pas songé à cette possibilité.

– Nous allons passer aux bureaux de la compagnie, reprit Yvan, et si vous voulez bien nous donner tous les noms des employés et des clients susceptibles pour une raison quelconque, d'être dans le coup.

– Nous vous offrons notre entière collaboration, répondit vivement Gérard Brouillard, je suis sûr, que cette fois nous



sommes sur la bonne voie.

– Espérons-le, répondit Diane.

– Moi, reprit l’agent d’assurance, je me demande encore, comment il se fait, que je n’y ai pas pensé plus tôt, c’est pourtant clair, presque toutes les voitures volées sont assurées chez nous. Notre président va en faire une tête lorsqu’il l’apprendra !

– Je lui ferai part de nos intentions, aujourd’hui même, expliqua Yvan, en attendant si vous voulez nous préparer une liste de suspects ?

– Entendu, lieutenant, je vous attends à mon bureau, cet après-midi !

– D’accord, M. Brouillard, je serai là vers trois heures !

Après avoir pris congé d’Yvan Pascal, Diane se dirigea vers le bureau du sergent Rozon.

– Ah ! bonjour Diane ! répondit le jeune policier, surpris de la visite inattendue.

– J’ai une faveur à te demander, André !

– Bien sûr ! qu’est-ce que c’est ?

– C’est toi qui t’es occupé de faire transporter le corps de Marcel Reid, hier soir ?

– Oui, j’ai fait transporter la dépouille du bandit au bureau du coroner.

– J’aimerais voir le contenu de ses goussets !

Le jeune sergent regarda Diane avec surprise et ne put s’empêcher de sourire lorsque cette dernière lui expliqua.

– Je voudrais voir quelques-uns de ses amis, dit-elle. Tout ce que je désire savoir, c’est son adresse.

– Si le lieutenant savait que je...

– Au diable, le lieutenant, reprit la belle aventurière, il fait son enquête et moi je voudrais faire la mienne ; alors André, tu m’aides ?

– Je ne peux pas vous refuser, Diane !

André Rozon se dirigea vers une filière pour l’ouvrir et prendre une large enveloppe brune qu’il vida de son contenu.

Diane chercha parmi les effets personnels du bandit et glissa le porte-monnaie dans son sac à

main.

– C’est tout ce que je désire André, je te remercie !

– Bonne chance, Diane ! Le lieutenant est un bon copain que j’aime beaucoup, ricana-t-il, mais je vous préfère à lui, alors je ne dirai rien... la tombe !

## VIII

Ayant trouvé l'adresse de Marcel Reid, Diane conduisit sa Mercedes blanche jusque dans une petite rue de l'est de la ville.

L'adresse qu'elle cherchait, trônait sur une planche de bois, au-dessus d'une porte dépeinturée.

Un nez énorme suivi de deux yeux rouges apparut derrière le rideau sale. La poignée fut tournée lentement et la porte grinça douloureusement pour dévoiler un portique miteux dans lequel se tenait une grosse femme repoussante.

– Pardon, madame, vous connaissez Marcel ?  
risqua bravement la belle aventurière.

– Si vous voulez parler de Marcel Reid, reprit grassement la femme, c'est un petit voyou !

– Ah ! alors vous pouvez peut-être...

– Je ne peux rien, mademoiselle, Marcel n’est pas venu ici depuis deux mois et je ne sais pas où il se trouve.

– Vous êtes sa mère ? demanda Diane, espérant obtenir la confiance de la femme.

– Non, je suis sa tante ! le petit sans-cœur m’a abandonnée toute seule... (Hic)... depuis deux mois !

Diane se fit la réflexion que le whisky remplissait le vide causé par la disparition du neveu. La grosse femme sentait le whisky à vous faire vomir.

– Je suis une amie de Marcel, mentit habilement Diane, et je voudrais le revoir, c’est très important !

– Je ne sais pas où il est ! et la tante allait refermer la porte lorsque Diane lui demanda une autre question.

– Si vous pouviez me renseigner sur ses va-et-vient habituels, reprit la journaliste, ça vous rapporterait dix dollars.

– Dix dollars ? s’écria la tante, en ouvrant la

porte dans un grincement horrible.

– Si vous pouviez me dire pour qui il travaillait, je vous donnerais l’argent immédiatement.

– Ah ! ça alors, je ne peux pas vous dire parce qu’il ne travaillait pas. Mais il avait toujours de l’argent.

– Il devait se tenir quelque part ? demanda anxieusement Diane.

– Il passait tout son temps à la salle de pool sur la rue voisine.

– Merci, madame, répondit Diane, voilà votre dix dollars, et bonne chance, ricana-t-elle, vous en aurez besoin pour remplir la prochaine bouteille.

Lorsque Diane arriva à la hauteur de la salle de billard, elle remarqua avec joie qu’il y avait un restaurant adjacent.

Stationnant sa Mercedes devant la porte, elle entra dans l’établissement en roulant les hanches d’une manière provocante pour le bénéfice des quelques spectateurs qui s’étaient massés dans la

vitrine de la salle de billard.

À l'intérieur, elle prit place dans une cabine.

Un grand maigre plein de boutons sur le visage et possédant une chevelure noire qui semblait enduite de graisse de patates frites, s'avança vers elle pour lui demander ce qu'elle désirait.

La belle aventurière le regarda d'un air câlin et commanda un café, empruntant une voix langoureuse et chaude.

L'individu la dévisagea d'un regard humide et son sourire révéla une dent croche et beaucoup de gencives violettes.

Lorsqu'il revint avec le café, la belle aventurière lui posa la question en le gratifiant d'un sourire de nymphe.

– Dis-moi, demanda-t-elle, tu connais Marcel Reid ?

– Oui, bien sûr, il est toujours dans la salle de billard à côté.

– J'aimerais lui parler !

- Je ne l’ai pas vu depuis trois jours.
  - Où est-il ?
  - Je ne sais pas, il m’a dit qu’il allait travailler à l’extérieur pour quelques jours.
  - Tu ne sais pas où ?
  - Non, mais peut-être que son cousin est au courant.
  - Je peux lui parler à son cousin ? demanda la belle aventurière,
  - Il n’est pas encore arrivé, expliqua le grand maigre, mais il ne devrait pas retarder, il est ici tous les jours.
  - Si tu veux être gentil, reprit la jeune fille, tu m’avertiras lorsque tu le verras !
  - Bien sûr, seulement si le cousin vous fausse compagnie, vous me ferez signe !
  - Merci, je n’oublierai pas ! et Diane gratifia le grand maigre d’un regard prometteur.
- Un grand noir, les cheveux coupés en brosse arriva comme un coup de vent pour se diriger vers la salle de billard.



Le grand maigre sortit de derrière le comptoir et s'avança vers Diane pour se pencher et lui murmurer à l'oreille

– C'est lui ! dit-il, c'est le cousin de Marcel !

La belle aventurière faillit vomir lorsque le grand maigre resta courbé pour lui souffler dans le visage, en parlant. L'haleine de fond de cour lui donna des nausées. Elle s'efforça de répondre.

– Dis-lui qu'une amie de Marcel veut lui causer ! demanda gentiment la belle journaliste.

Le grand maigre s'éloigna et Diane respira d'aise.

L'attente ne fut pas longue ; le jeune homme à la chevelure noire coupée en brosse, s'approcha de la cabine où était assise la jeune fille.

Avant de lui adresser la parole, il la regarda longuement, appréciant visiblement les qualités de Diane, en relief, dans le chandail blanc qu'elle avait endossé.

– Tu désires me parler ? demanda-t-il soudainement.

– Oui, si tu connais Marcel ! répondit la belle

filles avec détachement.

– Je suis son cousin et les amis de mon cousin sont mes amis !

– Assieds-toi ! l’invita la belle aventurière en lui adressant un engageant sourire.

– Voilà, fit le jeune homme, en prenant lourdement place aux côtés de Diane qui sentit immédiatement la jambe du jeune homme contre la sienne.

– Comment t’appelles-tu ? demanda-t-elle.

– André Joly, ma poupée ! ricana le jeune délinquant, que puis-je faire pour toi ?

– C’est à propos d’une entente entre Marcel et moi, risqua Diane.

– Quelle sorte d’entente ?

– Je ne sais pas si je devrais...

– Sois sans crainte, reprit André Joly, Marcel n’avait pas de secrets pour moi.

– Pourquoi dis-tu « N’avait pas » ? demanda hypocritement Diane.

– Parce que Marcel est mort !

– Quoi ?

– Dans un accident d’automobiles, expliqua André.

– Mais comment ?

– Shsss ! ne parle pas si fort, idiote. Personne ici ne le sait.

– Comment se fait-il que tu sois au courant de cette nouvelle si les autres l’ignorent ! demanda Diane.

– Ça ne te regarde pas, poupée ! Seulement dis-moi pourquoi voulais-tu voir Marcel ?

Jouant son rôle à la perfection, la belle aventurière hésita visiblement avant de reprendre sur un ton amer :

– Il m’avait promis beaucoup d’argent si je...

– Si quoi ?

– Tu ne diras rien, hein ? demanda-t-elle avec angoisse.

– Non, seulement explique-toi !

– Eh bien, voilà, balbutia-t-elle, Marcel m’avait parlé de son patron qui était à la tête

d'une belle organisation de vols d'automobiles...

– Il t'avait dit ça ? cria André Joly, avec surprise.

– Oui, bien sûr !... Oh ! mais ne t'inquiète pas, j'avais accepté de joindre le groupe, mentit habilement Diane, et de faire ma part du travail !

– Quelle part du travail ? demanda le jeune homme sur un ton curieux.

Diane lui lança un regard à la fois provocant et ironique.

– Regarde ! dit-elle, tu vois la Mercedes blanche à la porte du restaurant ?

– Oui, je l'ai vue !

– Et bien, alors ? demanda-t-elle.

– Alors quoi ?

– Ne fais pas l'innocent, voyons. Elle est à l'organisation !

– Que veux-tu dire ?

– Que c'est mon premier travail pour Marcel, comme je lui avais promis.

– Tu as volé cette voiture ? demanda André Joly, d’une voix virile.

– Oui, hier soir à l’île Perrot ! répondit la belle aventurière, avec satisfaction.

– Ah ! ça alors, s’exclama le jeune délinquant. Et tu laisses la voiture à l’extérieur, à la vue de tout le monde ?

– Heu... j’étais venue pour la donner à Marcel, expliqua bêtement la jeune fille.

– Bon, très bien ! décida subitement le compagnon de Diane, donne-moi les clefs et reviens ici, ce soir, à neuf heures.

– D’accord, répondit joyeusement Diane, j’y serai !

– J’aurai de l’argent pour toi, expliqua André Joly.

– Merci André, et à ce soir !

## IX

Diane avait subi l'effet bienfaisant d'un bon bain tiède et s'apprêtait à refaire sa toilette lorsqu'elle entendit des pas et la clef dans la serrure.

Endossant rapidement sa robe de chambre, elle émergea de la salle de bain au moment même où Julius Monet entra.

– Bonsoir Julius ! dit-elle gentiment.

L'hercule sympathique lui répondit sur un ton amer et la belle aventurière remarqua que son fidèle ami semblait impitoyablement abattu.

– Comment est Cathy ? risqua-t-elle avec angoisse.

– Je n'ai plus d'espoir, Diane ! répondit faiblement Julius en se laissant tomber dans le fauteuil pour s'enfouir la tête dans les mains.

La belle aventurière s'avança vers Julius et

s'agenouilla devant lui pour poser ses mains sur ses épaules, d'un geste d'amitié.

– Si cela peut te consoler, mon vieux, je crois avoir découvert les responsables de tous ces malheurs !

L'hercule leva rapidement la tête pour regarder Diane d'un air interrogateur.

– Seulement tu vas me promettre de prendre confiance, reprit gentiment la jeune fille. Il faut être raisonnable, Julius !

– Raconte petite, vite raconte ce que tu as découvert ; et je les démolirai un à un, je leur romprai le cou comme des poulets, ça je te le jure, Diane.

– C'est justement ce que tu ne devras pas faire !

– Essaie de m'empêcher !

– Je ne te dirai rien, Julius, seulement je verrai à ce que ces bandits paient leur dette !

– Laisse-moi m'en occuper, Diane, je t'en supplie, j'ai besoin de culture physique !

Diane l'encouragea, en lui révélant qu'elle avait découvert l'endroit où se réfugiaient les membres de l'organisation. Elle refusa de lui en dire davantage sous prétexte de le protéger.

– Tu as une gentille petite fille, Julius, et elle t'adore. Tu ne dois pas commettre des sottises. Ton devoir de père t'oblige à rester dans l'ombre et à ne pas risquer ta vie inutilement !

– Mais, Diane, je voudrais...

– Je te promets de capturer ces bandits pour venger Cathy, reprit la belle aventurière.

– Que vas-tu faire ? demanda Julius.

– J'ai loué une automobile pour ce soir, expliqua Diane, je suivrai gentiment l'individu qui conduira ma Mercedes et je saurai l'endroit où ils conduisent les autos volées.

– C'est promis Diane, répondit le gros Julius, mais si tu ne réussis pas, je m'en voudrai toute ma vie, mon petit.

– Sois sans crainte Julius, nous réussirons.

L'hercule sympathique se dirigea lentement vers la sortie d'un air jongleur.



– Où vas-tu, Julius ?

– Je vais me chercher des cigarettes au restaurant du coin, je reviens dans cinq minutes.

À huit heures et demie, ce soir-là, Diane s'inquiétait profondément.

Elle devait partir pour son rendez-vous à neuf heures et Julius, parti depuis déjà deux heures, n'était pas encore revenu.

Elle avait téléphoné à l'hôpital, au bureau d'Yvan Pascal, à la demeure d'André Rozon, mais sans succès.

La belle aventurière prit place derrière le volant de la Ford qu'elle avait louée pour l'occasion et se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

L'inquiétude causée par la disparition soudaine de Julius lui rongait l'esprit.

– Espérons, songea-t-elle, que l'imbécile n'a pas commis d'imprudence.

Il était exactement 8.55 P.M. lorsque Diane entra dans le restaurant pour prendre place dans une cabine, au fond de la salle.

Elle remarqua une dizaine de personnes dans l'établissement. Le commis, derrière le comptoir, n'était pas le même que celui de jour et n'avait pas remarqué son entrée.

Personne ne vint à sa cabine lui demander ce qu'elle désirait et la belle aventurière en profita pour rester dans l'ombre et attendre l'arrivée d'André Joly.

Ce dernier entra quelques minutes plus tard en compagnie de deux autres individus.

La belle aventurière allait faire un geste de la main pour appeler le jeune délinquant lorsqu'elle reconnut avec surprise, un des compagnons d'André Joly.

L'agent d'assurance de la compagnie (Motorising Assurance C<sup>o</sup>) accompagnait le jeune homme. Un autre individu louche leur tenait compagnie.

– Voilà le chef de l'organisation, songea Diane, Gérard Brouillard est celui que nous cherchons. C'est lui qui est à la tête de tout ceci.

Les trois individus balayèrent la pièce du

regard et André Joly sembla expliquer qu'il ne comprenait pas l'absence de la jeune fille.

Diane baissa la tête pour se cacher au fond du banc, derrière la toison pour ne pas être reconnue par Gérard Brouillard.

– Si l'agent d'assurance me reconnaît, pensa-t-elle, mes chances de découvrir leur cachette sont foutues.

Après que les trois hommes eurent pris place dans une autre cabine, la belle aventurière chercha à apercevoir une autre sortie.

Ses yeux s'arrêtèrent sur une porte marquée « DAMES » située au fond du restaurant.

Se rassurant que les trois hommes ne regardaient pas dans sa direction, la jeune fille se leva pour se diriger rapidement vers la porte qu'elle avait aperçue.

Elle referma derrière elle et examina attentivement l'espace restreint du local, baignant dans une odeur nauséabonde.

Une petite fenêtre à coulisse donnait sur une ruelle noire, Diane grimpa sur le siège de la

toilette pour se laisser glisser à l'extérieur.

Ayant vivement contourné la maison, la belle aventurière remarqua la Mercedes blanche que les trois hommes avaient stationnée devant la Ford qu'elle avait louée.

– Comment se fait-il, songea-t-elle qu'André Joly se balade dans ma voiture qui est supposée être volée ?

Décidée à en savoir davantage, elle monta dans la Ford et attendit patiemment le retour des trois hommes.

Visiblement déçus de ne pas l'avoir rencontrée à l'intérieur du restaurant, les trois individus revinrent à l'extérieur pour monter dans la Mercedes et s'éloigner rapidement.

Diane mit la voiture en marche et garda une distance raisonnable, elle était décidée à suivre la Mercedes.

Les deux voitures filèrent lentement sur la rue Sherbrooke en direction de l'ouest.

Diane fut surprise de voir la Mercedes se diriger vers le pont Jacques-Cartier, mais

n'abandonna pas la poursuite.

Vingt minutes plus tard, les deux voitures empruntèrent un chemin dont la carte routière désignait le chemin de Lacolle.

Diane, de plus en plus décidée d'aller jusqu'au bout, ne quitta pas la Mercedes des yeux.

La forme blanche de sa voiture conduite par les bandits était facile à dépister et la belle aventurière en profita pour se tenir éloignée le plus possible et ne pas risquer d'être aperçue.

Les deux voitures roulèrent sur la grande route à une vitesse modérée.

– Ils sont rusés, songeait-elle, à cette vitesse, ils ne risquent pas d'intervention.

Et la poursuite se continua pendant une heure durant laquelle la belle aventurière devenait de plus en plus perplexe.

Soudainement, à quelques cents pieds devant elle, la journaliste vit la Mercedes s'engager dans une route déserte.

Elle accéléra prudemment et tourna à droite sur la route secondaire qu'avait empruntée la

première voiture.

Elle roula plus vite pour apercevoir la Mercedes qui filait maintenant beaucoup plus rapidement dans un nuage de poussière.

Le cadran de son tableau de bord marquait onze heures et cinq lorsque Diane réalisa que la voiture blanche s'engouffrait dans un petit sentier.

Éteignant les phares de la Ford, la belle aventurière roula prudemment dans l'obscurité jusqu'à la hauteur du sentier où était disparue la voiture occupée par les trois voleurs.

Ne songeant nullement au danger qu'elle allait affronter, la jeune fille dirigea sa voiture vers le sentier.

Elle roula dans l'obscurité complète s'efforçant de voir devant elle. La jeune fille n'osait pas allumer les phares de la voiture.

Soudain, elle sourit en apercevant les lumières rouges de la Mercedes devant elle.

Les feux arrière de la voiture devinrent plus brillants et la belle aventurière comprit que les

bandits immobilisaient l'auto et elle les imita avec prudence, gardant sa distance.

Ses yeux devenant habitué à l'obscurité, Diane aperçut clairement Gérard Brouillard qui descendait de la voiture pour se diriger vers un petit pont de bois à l'entrée d'une ferme.

L'homme se dirigea vers l'extrémité du pont et Diane le perdit des yeux pendant quelques secondes.

Le chef des voleurs revint vers l'auto pour y monter.

La curiosité de la belle aventurière se transforma en hallucination lorsqu'elle vit la Mercedes disparaître sous la terre.

Machinalement, elle mit la Ford en marche avant, pour s'avancer du lieu mystérieux.

Elle comprit lorsqu'elle aperçut le pont de bois dont une extrémité était descendue vers l'entrée d'un tunnel souterrain.

Dans cette position, le pont formait une rampe descendant sous la terre.

N'écoutant que sa curiosité et bravant le

danger, Diane avança la voiture sur la pente.

Au moment où la Ford allait s'engouffrer dans le souterrain, le pont, activé par un mécanisme, allait reprendre sa position première.

La voiture de Diane fut coincée entre le pont et l'entrée du souterrain. Le mécanisme, n'étant pas des plus résistant, cessa de fonctionner, et la Ford resta prise entre les parois.

Diane ouvrit la vitre gauche et se glissa à l'extérieur de la voiture pour s'engouffrer périlleusement dans le long couloir sombre.

Elle marcha lentement dans l'obscurité pendant ce qui lui sembla la distance d'un mille.

Elle s'immobilisa soudainement lorsqu'elle vit la lumière à l'autre bout du couloir.

Entendant des voix lointaines, elle s'avança prudemment jusqu'à la hauteur de l'embouchure éclairée brillamment.

Ce qu'elle aperçut, Diane n'en croyait pas ses yeux.

Un vaste atelier, illuminé par des lumières à batteries, était rempli de voitures de toutes



marques.

Trois individus en salopettes étaient occupés à peindre une Cadillac.

– Voilà leur repaire, s'exclama la belle aventurière, c'est ici qu'ils fardent les voitures volées.

La jeune fille s'avança plus près pour voir les trois voleurs, en conversation près de la Mercedes qu'un individu avait déjà commencé à sabler.

Glissant sur une roche, la belle aventurière perdit l'équilibre et s'effondra sur le dos dans un bruit retentissant.

Elle n'avait pas encore réalisé ce qui lui arrivait, qu'un individu en salopette était déjà sur elle et l'empoigna solidement.

– Patron, cria-t-il, j'ai une agréable surprise pour vous !

Gérard Brouillard s'avança en courant et éclata d'un rire cynique, à la vue de la jeune prisonnière.

– M<sup>lle</sup> Roy ! s'écria-t-il avec ironie, quelle agréable surprise ! comment avez-vous découvert

notre cachette ?

– Je vous ai suivi, cher ami ! répondit la jeune fille réalisant tristement sa situation.

– C’est vraiment regrettable, mademoiselle, reprit l’agent d’assurance, que vous soyez venue si loin pour ne pas retourner.

Et devant le regard de haine de la journaliste, il s’avança vers elle, arborant un sourire sadique.

– Je vous garderai avec moi, Diane, vous me plaisez énormément.

Dans un geste de dédain au souvenir affreux de l’accident, dont la pauvre Cathy avait été victime, la belle aventurière cracha au visage du voleur, responsable de ce malheur.

Gérard Brouillard s’essuya le visage avec un sourire moqueur.

– Amène-la dans mon dortoir et ligote-la à mon lit ! ordonna-t-il à celui qui tenait la belle jeune fille dans ses bras d’acier.

L’homme répondit par une sorte de grognement et força Diane à se diriger vers le côté gauche de la caverne souterraine.

Il ouvrit une porte de bois et poussa brutalement la jeune fille qui tomba sur un lit dont le sommier cria de vieillesse sous son poids.

Avec une habileté remarquable, l'homme la ligota comme un saucisson.

## X

Lorsque Gérard Brouillard entra dans l'appartement où était la jeune fille prisonnière, Diane le vit lui adresser un sourire malpropre.

Il enleva son paletot et son veston, et regardant toujours Diane d'un air cynique, il s'approcha d'elle et prit place à ses côtés.

S'avançant le visage tout près de celui de la jeune fille, il écrasa la bouche mûre et chaude de la belle aventurière, de ses lèvres tremblantes.

D'un geste lent mais sûr, sa main humide se posa sur l'épaule de Diane pour la caresser fiévreusement. Il glissa sa main plus bas pour explorer les contours féminins.

Il avançait l'autre bras pour déchirer ses vêtements dans un geste de passion lorsqu'un coup de feu retentit, venant de la caverne.

Gérard Brouillard laissa sa proie et se dirigea

rapidement vers la porte, qu'il ouvrit brusquement.

Trois autres coups de feu retentirent, suivis de plusieurs autres.

Avec la vitesse de l'éclair, l'agent d'assurance referma brusquement la porte et se retourna, le visage aveuglé de sueurs.

La peur se lisait sur les traits du bandit, qui saisit rapidement son veston pour prendre l'arme qui était dans la poche.

La belle aventurière ne comprenait pas ce qui se passait. Au même instant, la porte de bois vola en éclats et le physique imposant de l'hercule sympathique se dessina dans la porte.

Avec l'agilité d'un fauve, Julius Monet sauta sur Gérard Brouillard.

Deux minutes plus tard, l'agent d'assurances gisait dans le coin de la pièce, le cou rompu.

– Voilà ! reprit Julius, j'ai tenu ma promesse !

– Je suis témoin que tu as tué cet homme en légitime défense, dit la belle aventurière, lorsque le gros Julius la défit de ses liens. Mais comment

es-tu arrivé jusqu'ici ?

– Lorsque je suis sorti de chez toi pour m'acheter des cigarettes, reprit-il en souriant, j'ai profité de l'occasion pour me cacher sur le plancher arrière de ta voiture.

– Tu étais dans la voiture avec moi pendant toute la poursuite ?

– Oui, bien sûr ! La seule raison pourquoi je suis arrivé à ton secours un peu en retard, c'est que je n'ai pu sortir comme toi, par la vitre de la voiture, il a fallu que je défonce la portière.

## XII

– Toutes nos félicitations M. Monet, reprit le lieutenant Pascal, vous avez sauvé la vie de Diane !

– Mais c’est grâce à la bravoure de notre jolie aventurière, que nous avons découvert le repaire de ces bandits, reprit Julius Monet, en serrant tendrement sa fille, Mariette, dans ses bras, pendant que cette dernière faisait les doux yeux à son jeune sergent, André Rozon.

– Comment procédaient-ils, ces voleurs ? demanda Diane.

Yvan Pascal passa son bras autour du cou de la belle aventurière et d’un geste d’affection, reprit :

– Gérard Brouillard relevait les numéros des automobiles neuves, assurées par sa compagnie et son trio complice attendait l’opportunité pour

voler la voiture et la conduire jusqu'à leur cachette souterraine. Après avoir changé les numéros sur les moteurs, en camouflant les chiffres 1 en chiffre 7 et les chiffres 3 en chiffre 8, ils changeaient la couleur de l'auto pour la sortir ensuite par une autre sortie de l'autre côté de la caverne.

– Et cette deuxième sortie, continua André Rozon, conduisait à l'intérieur d'un garage, situé du côté américain.

– Le souterrain passait sous la frontière, expliqua Yvan Pascal, et un complice américain, propriétaire du garage, s'occupait à liquider la marchandise.

La sonnerie du téléphone coupa court à la conversation. Le lieutenant décrocha le récepteur et resta silencieux pendant qu'une voix lui annonçait une mauvaise nouvelle.

Il raccrocha lentement et, d'un geste las, il se retourna vers le groupe.

– On vous demande d'urgence à l'hôpital, Julius !



Julius resta figé sur place pendant quelques secondes et sans un mot, il sortit rapidement, suivi de près par André Rozon et Mariette.

\*

Lorsque Diane et Yvan Pascal entrèrent dans la chambre d'hôpital, Julius Monet se tenait au chevet de sa femme pendant que Mariette pleurait dans les bras de son sergent.

Le visage pâle de la patiente força un sourire à l'intention de son époux et dans un dernier effort, sa gorge se contracta, ses yeux devinrent livides, son visage se crispa de douleur et le dernier souffle de la malade plongeait la chambre dans un deuil morbide.

Les deux couples se consolèrent mutuellement d'étreintes sympathiques.

Au chevet du lit, Julius Monet sentit son cœur cesser de battre ; il lui sembla que tout prenait fin, dans une explosion de douleurs internes et atroces. Un étau géant lui écrasa les tripes, ses

jambes refusaient de le soutenir. Il fut saisi d'un besoin immense d'extérioriser ses sentiments douloureux.

Il tomba à genoux pour enfouir sa tête grise dans le drap immaculé qui couvrait le corps inerte de celle qui l'avait quitté pour toujours.

Son cri d'agonie douloureuse sembla un murmure et ses épaules sursautèrent au rythme de sa peine immense.

L'hercule sympathique releva lentement la tête et son corps se figea dans une immobilité de statue.

Des larmes en abondance coulèrent sur ses joues pour suivre lentement les sillons de ses traits durcis et tomber lourdement sur ses mains, jointes dans un geste de prière.

Il lui sembla qu'une voix lointaine chantait gaiement « L'Ave Maria ».

Le destin, parfois gentil, parfois cruel, continue son chemin, droit devant lui, caressant à gauche, fauchant à droite, la destinée des pauvres humains.

La roue géante tourne sans fin et seul le maître  
peut l'arrêter.

À la semaine prochaine.



Cet ouvrage est le 528<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.